



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

Universitätsbibliothek Paderborn

Lucien

Divisé En Deux Parties

Lucianus <Samosatensis>

Amsterdam, 1597 [erschienen] 1697

Le Tyran, ou le passage de la Barque

urn:nbn:de:hbz:466:1-45077

son qui est muet, il le faut demander à Chryssippe; car il y a de l'or en son nom. *

CHRYSIPPE. Il est trop gourmand, je ne le connois point.

LUCIEN. Tu-as raison, il ne vaut pas mieux que les autres, n'en mangeons point, que quelque arête ne nous étrangle.

LA PHILOSOPHE. C'est assez, aussi-bien nôtre amorce est trop précieuse, pour la hazarder davantage, & le proverbe ne veut pas qu'on pêche avec un hameçon d'or, de peur de perdre plus qu'on ne peut gagner. Rendons la ligne à la Prêtresse, & renvoyons les Philosophes, puisque voila tantôt le jour écoulé; cependant la Raison & Parresjade feront la revue que j'ay dit.

LUCIEN. Alons; mais où irons nous premièrement? sera-ce à l'Academie, ou au Portique, ou si nous commencerons par le Lycée?

LA RAISON. Il n'importe; mais en quelque lieu que nous allions, nous aurons plus besoin de fer chaud; que de couronnes.

* C'est que
Chryssippe
en Grec
signifie
or.

LE TYRAN, OU LE PAS-
SAGE DE LA BARQUE.

DIALOGUE

DE CARON, DE CLOTON ET
DE MERCURE,

Où plusieurs autres parlent.

C'est une raillerie des Tyrans, & de leurs Vices.

CARON. CLOTON, tout est prest, la senti-
ne est vidée, le mâr dressé, les voi-
les renduës, les rames atachées, il
n'y a plus qu'à lever l'anchre; mais Mercure n'est
N 5 pas

pas encore venu. Cependant il se fait tard, & nous n'avons rien gagné : quoy que nous deussions avoir déjà fait trois voyages. Pluton ne manquera pas tantôt de s'en prendre à moy, & de dire que je n'ay pas mais hâte ; mais tu vois que ce n'est pas ma faute, & que c'est nôtre beau conducteur qui a oublié de revenir. Je croy qu'il a beû de l'eau du fleuve d'oubly, ou qu'il s'amuse à luter en quelque lieu, ou à jouer des instrumens, ou à haranguer, ou à dérober ; car c'est aussi un de ses métiers. Après cela, il vient faire le galand, comme si nous n'estions pas dignes de le regarder, & qu'il ne fût pas à nous pour moitié.

CLOTON. Vous verrez qu'il est empêché si haut, & qu'il y a quelque amourette en campagne, ou quelque commission de Jupiter.

CARON. C'est mal user d'un bien qui est si commun, nous n'avons pas acoustumé de le réserver icy au delà de son terme. Mais je voy bien ce que c'est, il n'y a parmy nous que de l'Asphodele & de la viande pour les morts. le reste n'est rien que des arbres ; au lieu que tout est beau & riant là-haut, & qu'on y a tout son soul de nectar & d'ambrosie. Au lieu de dire qu'il se sauve ; & quand il faut revenir, c'est le Diable, on ne le sçauroit r'avoïr.

CLOTON. Ne te mets point en colere ; le voilà de retour avec bonne compagnie. Voi comme il se chaffe devant luy ainsi qu'un troupeau de moutons ; mais il me semble que j'en voy un qui est lié, & un autre qui se creve de rire, & qui aide à les chasser. Qu'astu Mercure, d'estre ainsi tout en eau, & hors d'haleine, avec les pieds poudreux ?

MERCURE. Qu'aurois je ? sinon qu'il m'a fait courir tout le jour après ce miserable qui s'enfuyoit & qui est cause que j'ay failly aujourd'huy à faire banqueroute à la nacée.

CLOTON. Qu'avoit-il ainsi à fuïr ?

MERCURE. Il vouloit retourner au monde ; mais il faut que ce soit quelque Prince, car il regrete sa grande felicité.

CLOTON. Et pensoit-il pouvoir vivre, ayant achevé sa fusée ?

MERCURE. S'il le pensoit ? Voy-tu ce galant homme, avec son bâton & sa besace, je croy que sans luy il en fût venu à bout ; car depuis que ta sœur Atropos mel'a mis entre les mains, il n'a fait que se debatre, & roidir les jambes pour s'empêcher d'avancer. Quelque fois il tâchoit de me fléchir par ses prieres, & par ses larmes, & me faisoit de grandes promesses ; mais je sçay trop bien mon métier. Cependant, il a si bien fait qu'il s'est dérobbé de nous, tellement qu'estant à la porte, comme j'ay voulu rendre mon compte, il s'est trouvé un mort à dire. Alors Eaque fronçant le sourcil, & me regardant de travers ; Ne sçauois-tu, m'a-t-il dit, t'empêcher de dérober même les morts ? Sçais-tu pas bien que ce n'est pas icy lieu de voler, mais de punir les voleurs, & qu'on ne nous sçauroit, ny corrompre, ny surprendre ? Alors, tout confus, comme tu peus penser, je me suis souvenu de ce qui estoit arrivé par le chemin, & retournant sur mes pas, j'ay rencontré ce galand, qui n'estoit qu'à deux doigts de la lumiere.

CLOTON. Cependant, nous t'accusons de paresse, sans considerer que le messager des Dieux doit avoir appris à cheminer.

CARON. Qu'atandons nous à partir ? Est-ce que nous n'avons pas esté assez long-tems sans rien faire ?

CLOTON. Tu-as raison, embarque, tandis que je prendray mon registre, & me metant à la descenre, je demanderay à chacun son nom, son village, & sa maison. Mercure aura soin de les ranger à mesure qu'ils entreront. Commençons par ces petits enfans, qui n'ont rien à me répondre, comme je n'ay rien à leur demander.

MERCURE. Tien, Caron, en voila trois cens, en contant ceux qui ont esté exposez.

CARON. Voila une belle marchandise, & bien capable de nous enrichir ! Ceux-cy ont esté bien pris
fut

sur le Vert ? Je voudrois bien sçavoir pourquoy ils sont venus au monde, pour en partir aussi-tôt.

MERCURE. Tay-toy ? Que veus-tu après cela, Cloton ? Prendrons-nous ceux qui n'ont point esté pleurez à leur mort ?

CLOTON. Tu veus dire ces vieillards ? Chargez-les, aussi-bien ne sçauroient-ils marcher ; & je ne les veus point interroger, car je n'ay que faire de sçavoir ce qui s'est fait, il y a cent ans. La ho ! bonnes gens ? Ils ne répondent rien : Je pense qu'ils sont sourds de vieillesse.

MERCURE. Ils ressemblent à ces fruits qui sont tout flétris & ridez, pour avoir esté cueillis trop tard. En voila quatre cens moins deux.

CLOTON. On diroit de raisins secs ; Amène en suite les blessez. Qui est ce qui vous a ainsi acourrés, mes amis ? Mais j'auray plutôt fait de le regarder en mon livre : Il en devoit mourir hier quatre-vingt quatre, en un combat chez les Medes, & parmy eux Gobare, fils d'Oxyarte.

MERCURE. Les voila.

CLOTON. Et ces sept amoureux qui se sont tués par desespoir, avec le Philosofe Téagene pour une Courtisane de Megare ?

MERCURE. Les voicy tout contre.

CLOTON. Ceux qui se sont entretüez pour regner, y sont-ils ? Et ce Cocu qui a esté empoisonné par sa femme, & par son galant.

MERCURE. Les voila aussi.

CLOTON. Amène en-suite les pendus & les roüez, avec ces seize, qui ont esté tüez par des voleurs sur le grand chemin.

MERCURE. Les voila tout percez de coups. Veus-tu aussi les femmes ?

CLOTON. Oüy, & ceux qui sont peris sur mer & les malades avec le Medecin Agatoclés : Mais qui est ce Philosofe Cynique, qui devoit s'empoisonner pour venir en poste en l'autre monde ?

UN CYNIQUE. Me voicy, Cloton, que t'avoy

je fait pour me laisser si long-tems en vie ? Ma fusée n'estoit-elle pas encore achevée ? Car j'ay tâché plusieurs fois de la rompre sans en pouvoir venir à bout.

CLOTON. Nous t'avions laissé en vie pour instruire les autres, & les guerir de leurs vices ; mais entre à la bonne-heure.

UN CYNIQUE. Non pas, s'il te plaît, que celui-cy ne soit entré, car j'ay peur qu'il ne nous échape, & qu'il ne t'émeuve à compassion par ses prieres, & par ses larmes.

CLOTON. Tu ne me cõnois pas bien : Je suis une mau-piteuse, avec qui il n'y a rien à gagner : Mais qui est-il ?

LE TYRAN. Le Tyran Megapentés.

CLOTON. Fay-le entrer.

LE TYRAN. Je te prie, Cloton, que je puisse retourner en vie pour quelques heures, je reviendray après sans mander.

CLOTON. Que veux-tu aler faire là-haut ?

LE TYRAN. Achever mon Palais, qui est demeuré imparfait.

CLOTON. Ne t'en mets point en peine, un autre l'achevera,

LE TYRAN. Que j'aïlle pour le moins dire à ma femme où j'ay caché mon tresor ?

CLOTON. Il est déjà trouvé, Megaclés, s'en est saisi.

LE TYRAN. Quoy ! cet infame, que j'ay épargné par mépris !

CLOTON. Luy-même, il vivra encore quarante ans, & jouïra de tes Concubines, & de ton bien.

LE TYRAN. Tu me fais tort, Cloton, de livrer ce que j'ay de plus precieux, à mon plus grand enemy.

CLOTON. Hé maraut ! n'estoit-ce pas le bien de Cydimaque que tu fis mourir après avoir égorgé ses enfans en sa presence ?

LE TYRAN. Mais il estoit maintenant à moy.

Clo-

CLOTON. Il est vray ; mais le tems de le posséder estoit passé.

LE TYRAN. Ecoute un mot à l'oreille ; je t'en donneray mille talens d'or.

CLOTON. Où sont-ils ? tu n'as plus rien , mon amy ; Qu'on emporte ce galant : car je voy bien qu'il n'entrera d'aujourd'huy de son plein gré.

LE TYRAN. Aten pour le moins que j'aye achevé de domter les Pisidiens, & de mettre sous contribution toute la Lydie, pour graver sur mon tombeau mes grandes & immortéles actions.

CLOTON. Ce n'est pas là l'ouvrage d'un jour ; il te faudroit plus de vingt années.

LE TYRAN. Je te donneray caution du retour. Veus-tu au lieu de moy mon favory ?

CLOTON. On ne meurt point par Procureur. Mais n'estoit-ce pas luy, méchant, que tu souhaitois tant de laisser en vie ?

LE TYRAN. Cela estoit bon alors, mais en d'autres maximes en l'autre monde ?

CLOTON. Il sera bien-tôt icy, ne t'en met point en peine, car ton successeur le fera mourir.

LE TYRAN. Acheve de redoubler mon supplice, & me dis le reste de ce qui arrivera après ma mort.

CLOTON. L'un de tes valets épousera ta femme, qu'il y a long-tems qu'il entretient.

LE TYRAN. Qui ! ce perfide, qu'elle m'a mis en liberté ?

CLOTON. Luy-même. Pour ta fille, on la met déjà entre les Concubines du nouveau Prince. De leurs on a brisé toutes tes statuës, & ton nom est en ôprobre, & en execration à ta Patrie.

LE TYRAN. Mais n'y a-t-il pas un de mes amis qui entreprenne ma défense, & qui témoigne quel que ressentiment de ces injures ?

CLOTON. Et avois-tu des amis ? mais as-tu jamais donné sujet à quelqu'un de l'estre ? Toutes les caresses qu'on te faisoit, c'estoit ou par crainte, ou par esperance ; & ce n'estoit pas toy qu'on aymoit, c'est ta fortune.

LE TYRAN. Mais ce n'estoit que vœux & que souhaits pour ma prospérité, lors que je tombois malade: Chacun desiroit de mourir, & de me laisser en vie; Ils ne juroient tous que par moy.

CLOTON. C'est pourtant l'un d'eux qui t'a empoisonné. Te souvient-il du dernier coup que tu beus hier chez Hippias?

LE TYRAN. Quoy! ce coup qui estoit un peu amer? je m'en doutay bien. Mais pourquoy l'a-t-il fait.

CLOTON. Tu perds le tems en des questions inutiles, il faut partir.

LE TYRAN. Une chose me tuë, Cloton, & me fait souhaiter de revivre pour m'en venger. Comme j'avois la mort sur le bord des lèvres; un de mes valets monta sur le soir dans ma chambre, & ne voyant qu'une de mes Concubines près de moy, la jeta par terre, & la deshonna à ma veüe, après avoir fermé la porte sur luy. En suite, se tournant vers mon lit: Ha! méchant, dit-il, combien de fois m'as-tu batu injustement? Là dessus il me cracha au nez, & se mit à me souffleter, & à m'arracher la barbe. Sur ces entrefaites on ouït monter quelqu'un, & ma Concubine fit la pleureuse. Que si je les pouvois tenir?

CLOTON. Cesse de les menacer, & vien rendre compte de tes actions.

LE TYRAN. Ya-t-il quelqu'un assez hardy pour vouloir condamner un Roy?

CLOTON. Un Roy, non, mais bien un mort: Tu auras tantôt à faire à un Juge qui ne t'épargnera pas.

LE TYRAN. Que je retourne donc en vie, quand ce seroit pour estre esclave.

CLOTON. Où est ce Philosofe Cynique avec son bâton, & toy, Mercure, tirez-le ensemble par les pieds & par la tête.

MERCURE. Suy-moy, coquin; Tien Caron, je t'en charge, atache-le bien au mat du navire, qu'il ne puisse échaper.

LE TYRAN. Qu'on me donne pour le moins le haut bout, puisque j'ay esté Roy.

LE CYNIQUE. Je ne m'étonne pas que ton valet t'ait mal-traité, glorieux comme tu es. Si tu n'étois plus sage, je traiteray mal ta Royauté.

LE TYRAN. Quoy! un Cynique aura la hardiesse de me braver, un coquin, que cent fois j'ay failly à faire pendre, parce qu'il se méloit de contredire mes actions?

CLOTON. Qu'on l'atache pour punition où j'ay dit.

MICYLE. Et moy; Ne songe-t-on point à me laisser passer, ou si l'on méprise ma pôvreté?

CLOTON. Qui es tu?

MICYLE. Le Savetier Micyle.

CLOTON. Quoy? tu te fâches de demeurer, & ce Tyran veut donner des millions pour le laisser encore sur terre? Est-ce que tu estois las de vivre.

MICYLE. Ecoute, la plus venerable de toutes les Déeses: Jamais la promesse du Cyclope ne m'a pleû d'estre mangé le dernier, puis qu'enfin il faut estre mangé: D'ailleurs il y a bien de la différence entre la vie de ce Tyran & la miene. Il vivoit dans la gloire & dans l'opulence, parmi les jeux, le plaisir & la bonne chere, & a de la peine à goûter toutes ces delices. Car ces choses sont si glorieuses que l'on ne s'en peut défaire. Ceux qui sont habitués par tout ailleurs, tremblent quand il en faut venir là, & ne se peuvent empêcher de tourner tête vers le monde, comme un amant passionné vers sa maîtresse. Ce Tyran donc n'a cessé de courir par le chemin, & de t'importuner pour retourner à la lumiere. Mais moy, qui n'ay rien qui m'attache ni trésors, ni grandeurs, ni voluptez, j'estois tousjours prest à partir, & ta sœur ne m'a pas plutôt signifié, que j'ay jeté là mon tranchet & mes farces pour acourir icy pieds nuds, sans songer seulement à me dégraisser ni à oter la poix de mes mains. Je me suis tenu choisis devant, comme tu-as veu, & en arrivant,

esté ravy de voir que nul n'est icy plus grand que son compagnon, & que je ne cours point fortune de mourir de chaud ni de froid, de soif ni de faim, ni d'être barú par les valets d'un grand Seigneur, ou mis en prison par un importun creancier. Au contraire, je voy que les pòvres rient icy, & que les riches y pleurent, bien loin de ce qui se fait là-haut.

CLOTON. Il est vray qu'il y a long-tems que je te voy rire. Dy m'en le sujet ?

MICYLE. Je te le diray : Comme je demourois près du Tyran, & que je contemplois de plus près sa gloire, il me paroissoit comme un Dieu, & fort au dessus de la condition humaine. Mais lors que je l'ay veu icy, sans sa pourpre & son diadème, il m'a semblé ridicule ; & je me suis ry de moy-même, d'avoir jugé de sa felicité par l'odeur de sa cuisine, & par une vaine pompe. * Quand je considère aussi cet usurier, qui se plaint & se tourmente, de ce qu'il est mort sans avoir joiü de ses richesses, & les a laissées en proye à un jeune debauché, qui s'en donne par les joües : Je ne puis m'empêcher de rire, sur tout, lors qu'il me souvient comme je l'ay veu pâle & défait, qui n'estoit heureux que par le bout des doigts, dont il contoit ses écus ; Mais que ne partons nous, réservant cet entretien pour le passage ?

** Il y a au Grec, par le sang des huitres qui servoient à teindre sa Pourpre.*

CLOTON. Monte, que l'on tire l'anchre.

CARON. Où veus-tu aler ? que tout est plein, aten à passer une autre fois.

MICYLE. Tu me fais tort, Caron, de me laisser ainsi transir sur le bord, & je m'en plaindray à Radamante. Mal-heureux que je suis, ils partent sans moy ! je les suivray à la nage ; aussi bien n'ay-je pas peur de me noyer estant mort, & d'ailleurs je n'ay pas dequoy payer le batelier.

CLOTON. Arrête, il n'est pas permis de passer de la sorte.

MICYLE. J'iray encore plus vîte que vous.

CLOTON. Aprochons-nous plutòt pour le prendre. Ten-luy la main, Mercure, & l'ayde à monter.

CARON. Où voulez-vous qu'il se mette?

MERCURE. Sur les épaules de ce Tyran.

CLOTON. Tu as raison. Monte & foule aux pieds la Tyrannie. Voguons maintenant à la bonne heur.

LE CYNIQUE. Te peut-on dire la vérité, Caron, je n'ay rien pour te donner; car je n'ay que mon bâton & ma beface, mais je m'offre de te servir à la rame, & à la pompe, & pourveu que tu me donnes de bons outils, tu n'auras point de sujet de plaindre de moy.

CARON. Tien, il faut tirer d'une mauuaise p... ce qu'on peut.

LE CYNIQUE. Diray-je en passant quelque chanson pour nous desennuyer?

CARON. Je le veus. Si-tu en sçais quelque bonne.

LE CYNIQUE. Fay donc taire ceux-cy, qui rompent la tête de leurs cris.

LES MORTS. Ah! ma vigne! ah ma maison! ah ma femme! ah mes enfans! ah mes grandes richesses!

MERCURE. Il n'y a que toy qui ne regrettes rien, Micyle; mais il n'est pas permis de parler de ta barque de Caron sans larmes.

MICYLE. Que veus-tu que j'y fasse: Je n'ay rien à regretter.

MERCURE. Encore faut-il donner quelque chose à la coutume.

MICYLE. Ah! mes vieux fouliers? Je ne voyray plus! Je ne seray plus tout le jour à me morandre dans une ruë, exposé à toutes les injures des passans & des laquais, sans manger depuis le matin jusqu'au soir! Qui est-ce qui heritera de ma poix & de mes richesses? Mais je suis las de crier, nous voila tantôt à la mer.

CARON. çà que chacun mette la main à la barre. Tu ne tires rien, Micyle?

MICYLE. Que veus-tu que je tire, si je n'ay rien? A peine sçay je de quelle couleur est l'argent, & si la monnoye est ronde ou carrée.

CARON. O ! l'heureuse journée, & le grand gain que nous avons fait ! Encore ay-je peur que celui-cy n'amene la coutume de ne rien payer : Descendez vite, que j'aïlle passer les ânes, & le reste des animaux.

CLOTON. Conduy les, Mercure, tandis que j'iray querir ces deux Princes, qui se sont entretüez pour les bornes de leurs Etats.

MERCURE. Alons, mes amis, marchez devant, si vous n'aimez mieux me suivre.

MICYLE. Grands Dieux, quelle obscurité ! Où est maintenant le beau Paris ? On ne scauroit discerner icy la brune d'avec la blonde ; car tout y est de même couleur, & je ne voy point de difference entre mes haillons, & la pourpre de ce Tyran. Mais où est ce Cynique ?

LE CYNIQUE. Icy, Micyle, nous irons si tu veus de compagnie.

MICYLE. J'en suis content, donne-moy la main ? Te souvient-il des mysteres d'Eleusine ? * il me sem-

* C'est qu'on y re-presentoit Certés de la sorte.

LE CYNIQUE. Tu-as raison ; en voicy une qui s'avance la torche au poin, avec un regard furieux, Sans doute c'est quelqu'une des Furies.

MERCURE. Reçoy ceux-cy, Tisifone, il y en a mille, & quatre par dessus le marché.

TISIFONE. Il y a long-tems que Radamante vous atand.

RADAMANTE. Fay-les aprocher ; & toy Mercure, fay l'office d'Huissier, aussi bien icy bas que là-haut.

LE CYNIQUE. Je te prie, Radamante, que ma cause soit apellée la premiere, car je veus accuser ce Tyran, & mon témoignage aura beaucoup plus de force, quand on scaura comme j'ay vécu.

RADAMANTE. Qui es tu ?

LE CYNIQUE. Un Philosofe Cynique.

RADAMANTE. Avance-toy ; Crie, Mercure, si quelqu'un a des reproches à faire contre luy. Per-

sonne ne parle, deshaille-toy, pour voir si tu n'as point quelque tache de peché.

LE CYNIQUE. Regarde, me voila tout nud.

RADAMANTE. Je n'en voy que trois ou quatre, encore à demy effacées : mais voila quelque marque de brûlure ; on diroit que tu y as mis le feu.

LE CYNIQUE. Ce sont les restes des pechés que j'ay faits avant que d'avoir embrassé la Philosophie ; mais je les ay effacez depuis peu à peu.

RADAMANTE. Tu as usé d'excellens remèdes car il n'y paroît presque plus : Va dans les champs Elysées, joiür du repos des bien-heureux : Mais qu'on appelle auparavant la cause de ce Tyran, puisqu'il en veut estre l'accusateur.

MICYLE. Hé ! Seigneur Radamante, il n'y a qu'un mot à la mienne ; me voila déjà deshaille.

RADAMANTE. Qui es tu ?

MICYLE. Le Savetier Micyle.

RADAMANTE. Il est vray que tu n'as pas le moindre tache, non pas même les marques de brûlure de ce Philosophe, va-t'en avec luy ; Qu'on appelle la cause de ce Tyran.

MERCURE. Megapentés fils de Lacydas, où es-tu ? c'est à toy qu'on en veut : Il tourne la tête de l'autre côté, & ne fait pas semblant de nous entendre. Tififone, traîne-le par les cheveux. Que l'accusateur parle.

LE CYNIQUE. Il n'est pas besoin de grand discours pour le convaincre, il ne faut que le deshailer comme les autres, on verra de belles taches. Toutefois, si tu veus pour la forme, je diray une partie de ce qu'il a fait. Je ne parleray point des crimes qu'il a commis, pour parvenir à l'Empire, ni de ce que d'y estre parvenu ; Mais après qu'il s'en fut rendu le maître, avec une bande de voleurs & d'assassins, fit mourir plus de dix mille Citoyens sans aucune forme de procès ; & s'estant enrichy de leurs dépouilles s'abandonna à toutes sortes de vices & de dissolutions. Car il violoit les filles, enlevoit les femmes à luy.

maris, & les enfans à leurs peres, & triomfoit hautement de la pudeur, & de la liberté publique. Pour son orgueil & son insolence, ils ont esté à un si haut point, qu'il seroit plus aisé de regarder le Soleil en son midy, que de le contempler en sa gloire. Quant à la cruauté, il a inventé de nouveaux suplices pour tourmenter les miserables, & n'a pas épargné ses propres amis, les uns à cause de leur vertu, les autres pour avoir leur bien. Qu'on les appelle, ils témoigneront contre luy; mais les voila tous venus.

RADAMANTE. Que répons-tu à cela ?

LE TYRAN. Que les meurtres sont veritables; mais ce qu'il a dit des voluptez, est faux.

LE CYNIQUE. Je ne veus point d'autres témoins que la lampe qui a éclairé ses débauches, & le lict où il les a commises.

MERCURE. La Lampe & le Lict de Megapentés, aprochez !

RADAMANTE. Qu'a-t-il fait en vôtre présence ?

LE LICÉ. Toutes les sâleretz imaginables, que j'ay honte de publier.

RADAMANTE. Ton silence les dit assez. Que la lampe parle.

LA LAMPE. Celles qu'il a faites de jour me sont inconnës, mais la nuit, j'ay voulu quelque-fois m'éteindre pour ne les point voir; car il a souillé en cent façons ma lumiere.

RADAMANTE. C'est assez; Qu'on le deshabelle. Dieux! il est tout couvert de vices: Quel suplice trouverons-nous assez grand pour le punir ?

LE CYNIQUE. J'en sçay un dont personne ne s'est encore avisé.

RADAMANTE. Dy le, tu obligeras tout l'Enfer.

LE CYNIQUE. Qu'il ne boive point de l'eau du fleuve d'Oubly, comme les autres.

RADAMANTE. Pourquoi ?

LE CYNIQUE. Parce que le souvenir de ses crimes luy sera un bourreau perpetuel.

RADAMANTE. Tu-as raison, qu'on l'attache près de Tantale, & que la consideration de sa felicitee passée serve encore à le tourmenter.

DE CEUX QUI ENTRENT AU SERVICE DES GRANDS.

Il décrit les incommoditez qu'on y souffre, & particulièrement celles qu'endurent les gens de Letres.

JE ne sçay par où commencer, mon cher Timocles, pour te dire ce qu'on est contraint de faire & souffrir chez les Grands, quand même on entreroit comme amy, si l'on peut appeler amy une si dure servitude. Car je sçay une partie de ce qu'on y souffre, non pas pour l'avoir éprouvé moi-même; mais pour l'avoir appris de ceux qui avoient passé par cette épreuve, dont les uns languissoient encore dans les fers, les autres en estoient délivrez, & contoyent avec plaisir l'histoire de leurs mal-heurs, & celle de leur délivrance. Ceux-cy me sembloient les plus croyables, & les mieux instruits, pour avoir souffert de pleinement, s'il faut ainsi dire, la profondeur de ces mysteres. Je les écoulois donc atantivement comme on fait ceux qu'on voit échapez du naufrage, conter, la tête rasée dans les temples, la fureur des vagues émües, la rage des vents, la hauteur des chers, les cris lamentables des matelots, lors que le gouvernail emporté, le mât rompu, les voiles déchirées, ôtent toute esperance de salut; & là-dessus l'apparition favorable des étoiles de Castor & de Pollux, qui viennent tout à propos comme un Dieu de Comedie, lors que le Poëte ne peut plus démêler l'intrigue. C'est ainsi que ces Courtisans me contoyent les tempêtes de la Cour, où tout leur noirceur

bord; i
tourme
le tems
seu s'a
sous le
ils se fau
perdu.
honte, i
vinois a
reste, p
tems de
fut tom
gnie où
sens aya
me la p
faisoit b
logé ma
plus gra
cela con
ouvrir l'
l'hameç
& que tu
dans le p
senter un
professio
sous ces
perdu, A
me sera
ma confi
pris part
lement A
Létes qu
à leurs g
commun
supportab
traitez q
seulemen
qui font
point tro